

Douloureuse mémoire de guerre

La mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe, de Béatrice Richard, VLB éditeur, « Études québécoises », 205 p.

Caroline Désy

Number 188, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18099ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Désy, C. (2003). Douloureuse mémoire de guerre / *La mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe*, de Béatrice Richard, VLB éditeur, « Études québécoises », 205 p. *Spirale*, (188), 39–40.

DOULOUREUSE MÉMOIRE DE GUERRE

LA MÉMOIRE DE DIEPPE. RADIOSCOPIE D'UN MYTHE de Béatrice Richard
VLB éditeur, « Études québécoises », 205 p.

LA MÉMOIRE d'une guerre a plusieurs voix : celle, douloureuse, des vétérans; celle des commentateurs et journalistes de l'époque; celle des contemporains, avec leurs propres préoccupations; enfin, celle des historiens, colporteurs temporels de la mémoire. Ce sont ces différentes voix qu'invoque Béatrice Richard dans son ouvrage sur la mémoire de Dieppe. Événement surinvesti par la mémoire collective canadienne-française et québécoise, Dieppe devient un mythe quelques jours seulement après l'opération, et c'est ce mythe que tente de déconstruire l'historienne. Comment se transmet la mémoire des guerres? Les anciens combattants affirment souvent que l'expérience de la guerre ne peut pas être partagée avec ceux qui ne l'ont pas vécue. Impossible à transmettre, est-ce alors une expérience que nous sommes condamnés à répéter sans fin? Quelle mémoire de la guerre ont les gens qui ne l'ont pas vécue? On peut bien regarder les chaînes spécialisées ou quelques productions vidéo, qu'en reste-t-il après le visionnement?

Se souvenir aujourd'hui

En effet, comment se souvenir aujourd'hui de la Deuxième Guerre mondiale? Ce questionnement dépasse le Québec puisqu'il s'effectue dans un contexte de « *recomposition des mémoires nationales dans les États ex-belligérants* ». Les controverses qui entourent la mémoire de cette guerre ont cours dans plusieurs pays occidentaux et peuvent difficilement se comprendre, affirme l'auteure, en dehors du contexte de mondialisation. En effritant la légitimité des mémoires nationales, la mondialisation contribue à la « *crise des mémoires* », puisque l'intégration des économies nationales dans le marché capitaliste mondial commande une nouvelle idéologie, une utopie globalisante qui efface les particularismes.

À l'instar d'autres peuples « minorisés » ayant participé au second conflit mondial (Bretons, Alsaciens, Corses, Nord-Africains, Caucasiens, Baltes, Ukrainiens, Croates, etc.), « *les Québécois de souche canadienne-française semblent avoir "oublié" leur participation militaire à ce conflit, cultivant plutôt le mythe de la résistance à la conscription* ». Pourquoi et comment, demande Béatrice Richard, en sont-ils arrivés à construire ce récit? Outre la quasi-absence

d'historiographie militaire au Québec, on peut invoquer comme raison la construction d'une histoire nationale « québécoise » au sein de laquelle « *la guerre dans son ensemble semble avoir posé problème aux chercheurs québécois* ». En déconstruisant le mythe de Dieppe, l'historienne cherche non seulement à combler l'oubli, mais elle expose la mécanique de la mise en récit d'un événement déchirant, un événement qui fait partie de la portion « canadienne » de l'héritage des Québécois, une blessure identitaire qui rappelle la Conquête, un symbole d'asservissement.

Construction d'un mythe

Très tôt le matin du 19 août 1942, 6 100 hommes, dont près de 5 000 Canadiens, se lancent à l'assaut du port de Dieppe occupé par les Allemands. Cette attaque se transforme rapidement en carnage puis, au bout de neuf heures de grande violence, l'opération *Jubilee* s'achève dans la confusion. « *Sur 4 963 hommes engagés dans les opérations au sol, seuls 2 210 rejoignent l'Angleterre à bord des embarcations restantes* », dont bon nombre de blessés. Les pertes canadiennes s'élèvent à 3 367 hommes, dont 907 soldats morts et 1 946 prisonniers. Le seul régiment francophone impliqué dans l'opération, les Fusiliers du Mont-Royal, compte 513 pertes, soit 88,4 % de ses effectifs. Les autres régiments canadiens essuient des pertes du même ordre.

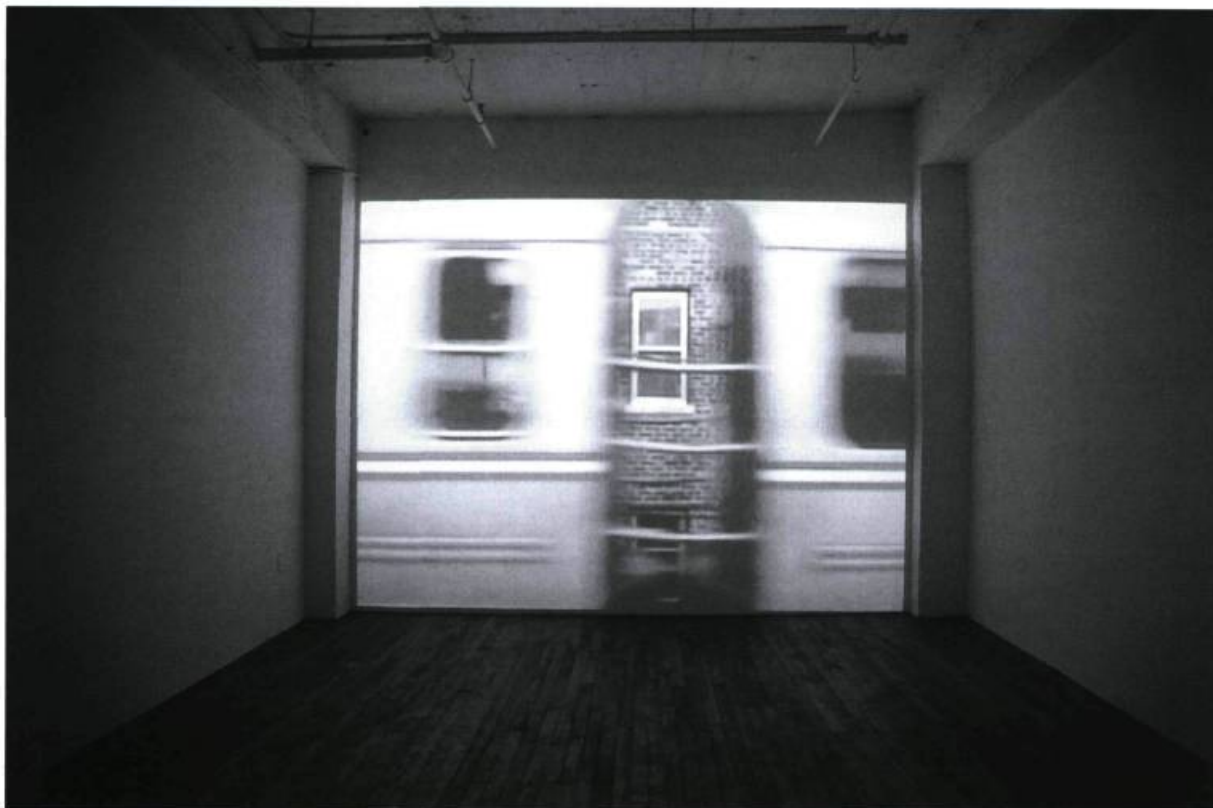
La justification du raid de Dieppe « *semble s'être figée dans les médias, à certains détails près, quelques heures à peine après son tragique dénouement [...] lui conférant ainsi le statut de mythe instantané* ». Béatrice Richard relève trois temps dans la stratégie d'information concernant Dieppe : le récit stratégique (19-20 août), le récit héroïque (à partir du 21 août) et la « *révélation* » (8 et 15 septembre). D'abord récit d'une attaque violente, mais « *nécessaire et victorieuse* », Dieppe verse dans les semaines suivantes dans l'héroïsme. « *En quelques jours, le récit de Dieppe semble déjà scellé; tous les éléments clés de l'entreprise, de même que ses justifications, reprises jusqu'à aujourd'hui par maints auteurs, s'étaient dans les journaux* ». La diffusion d'une version héroïque s'appuie sur trois points : la valeur des combattants, la participation glorieuse des Canadiens français et l'unité nationale face à l'ennemi : « *Au Québec, dès le 21 août, Dieppe devient un acte d'héroïsme canadien-français* ».

Les journaux frappent l'imaginaire et la fierté de la population en mettant l'accent sur le rôle des Fusiliers du Mont-Royal. Cette politique d'information, qui met l'accent sur les Canadiens français du Québec, serait-elle « *à la source de la croyance encore répandue chez les Québécois contemporains, même dans les milieux informés, selon laquelle on exposa surtout des Canadiens français au feu de l'ennemi* », demande l'historienne?

La révélation de l'ampleur de la participation canadienne à Dieppe, puis la publication du bilan complet des pertes dans les journaux du 15 septembre donnent un goût amer aux récits héroïques et enthousiastes des premières semaines. Le dévoilement des pertes, surtout, va relancer le débat sur la conscription et semer l'inquiétude dans les milieux nationalistes canadiens-français. C'est sur cette inquiétude que mise aussi la propagande ennemie, visant tout particulièrement les Canadiens français : c'est ainsi qu'on aurait entendu sur les ondes de Radio-Vichy la rumeur voulant que les soldats canadiens-français aient délibérément été « *envoyés à la boucherie* ». Le traitement de Dieppe dans les médias conforta donc chez les Canadiens français le sentiment « *d'être les jouets d'une guerre sur laquelle ils n'avaient aucune prise* », cette affaire ravivant « *le vieux scénario de la Conquête en générant deux mythes antithétiques, Dieppe sacrifice nécessaire contre Dieppe boucherie coloniale, chacun portant en lui une mémoire nationale et un projet national distincts* ».

Après la guerre

Ce sont aussi deux récits antagonistes de la guerre qui émergent dans les manuels dans les années qui suivent le conflit. Si l'un des manuels d'histoire analysés passe le raid controversé sous silence, le récit de Dieppe s'inscrit généralement dans deux polarisations politiques où guerre et question nationale sont indissociables. Les guerriers sont vus tantôt comme des victimes, tantôt comme des héros; les actions des régiments canadiens sont soit célébrées, soit décriées. Il y a donc deux mémoires du conflit transmises dans ces manuels, l'une valorisant la participation des Canadiens français au combat et l'autre, nettement anti-impérialiste, qui déplore cet engagement. Quant à la littérature de guerre, elle se



Jocelyn Robert, *Catarina*, 2002, installation audio, vidéo informatique; vue d'installation, Oboro, octobre 2002. Photo : Paul Litherland

résume à quatre romans de guerre canadiens francophones qui explorent l'expérience intime du combat (d'autres romans plus connus comme *Bonheur d'occasion* ou *Les Plouffe* s'attardant au thème de la guerre vue d'ici). Les œuvres qui situent leur action au front présentent l'intérêt « d'avoir été écrites par des anciens combattants canadiens-français et, à ce titre, de refléter l'expérience d'une portion significative de la population québécoise : le contact intime avec la guerre ». Les romans de ces auteurs-vétérans « qui mettent en scène des êtres de chair et de sang, débouchent sur une critique parfois acerbe, mais toujours lucide, de la guerre et de l'armée, les grands idéaux du départ se délitant inexorablement dans l'ironie et la dérision ». De plus, ces auteurs qui ont connu le champ de bataille sont davantage en mesure d'exprimer la désillusion du retour : « On vient de suivre un cours de haine. La libération en est le diplôme », écrit Jean-Jules Richard dans *Neufs jours de haine* (publié en 1948).

1960-1995

Au cours des décennies 1960 et 1970, la mémoire de Dieppe est passée au filtre de la décolonisation puis de la grille de lecture socialiste, deux interprétations qui insistent sur l'assujettissement des Canadiens français. Guerre du Vietnam oblige, le pacifisme offre quant à lui un renversement de la figure du héros, qui devient le déserteur ou encore celui qui a résisté à la conscription. L'oblitération de la figure du guerrier caractérise la période 1980-1995. Dans les manuels d'histoire, « les références à la participation militaire des

Québécois diminuent avec le temps », avec pour conséquence que la mémoire de Dieppe s'efface au profit de la mémoire de la Crise de la conscription; la mémoire militaire, mémoire d'aliénation, s'efface au profit de la mémoire nationale, mémoire d'affirmation.

Béatrice Richard démontre ici sans équivoque comment l'histoire est réinterprétée selon les préoccupations politiques, comment la mémoire collective sélectionne ce qui peut être utile, et aussi combien la mémoire est un enjeu.

Mémoire vive, mémoire à vif

Le dernier chapitre explore la mémoire des anciens combattants. Le récit des vétérans de Dieppe qu'elle a interrogés donne à Béatrice Richard une fenêtre sur une partie de l'oubli collectif. Elle sait très bien qu'elle change de registre : le récit d'un homme parlant de la mort de ses compagnons ne s'analyse pas comme un éditorial ou une œuvre littéraire. Ce qui nous place devant l'incommunicabilité de l'expérience du guerrier. « Eux-mêmes ainsi que la société tout entière, en une sorte de conspiration du silence, gardent taboue l'expérience intime du guerrier sur le champ de bataille », écrit l'auteure (qui aura peut-être lu entre-temps l'ouvrage de l'historienne Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing*). Les aspects les plus intimes (et indicibles) de l'expérience des vétérans de Dieppe sont le carnage et leurs propres réactions durant le combat. Le bruit, les odeurs, l'impuissance, la douleur, toute l'expérience tend vers l'horreur, une horreur à laquelle il est encore difficile de

donner un sens. « La cruauté du destin des hommes de Dieppe a été voilée par la propagande de guerre, puis par une histoire institutionnelle déshumanisée. Cette occultation a par ailleurs été intériorisée par une société plus ou moins complice qui préférerait ignorer une réalité gênante. »

L'oubli

Les épisodes douloureux sont souvent évacués de la mémoire collective, de même que les questions épineuses (comme chez les individus, d'ailleurs, de nombreux psychologues ayant noté une propension à oublier les événements pénibles susceptibles de déclencher des émotions intenses). Il y a des choses qui inévitablement sont oubliées (ou tues, ce qui est différent) par les mémoires collectives : la mémoire, dit une expression populaire, est une faculté qui oublie. Sans oubli, nos souvenirs n'auraient aucun relief : « L'oubli n'est pas toujours une défaillance de la mémoire, un échec de restitution. Il peut être la réussite d'une censure indispensable à la stabilité et à la cohérence de la représentation qu'un individu ou que les membres d'un groupe se font d'eux-mêmes », écrit Joël Candau dans *Mémoire et identité* (PUF). Mais si l'oubli peut calmer la douleur, la remémoration aussi peut avoir des vertus. Une « remise en mémoire » (littéralement) de la Deuxième Guerre mondiale, qui éviterait d'être revancharde, pourrait se transformer en mise en question critique du présent. Car l'amnésie n'est jamais absolue ni définitive.

CAROLINE DÉSY